

<b>Zeitschrift:</b>	Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica
<b>Herausgeber:</b>	Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft
<b>Band:</b>	40 (1983)
<b>Heft:</b>	2
<b>Artikel:</b>	La fibule de Préneste : document inestimable ou falsification?
<b>Autor:</b>	Trümpy, Catherine
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-31104">https://doi.org/10.5169/seals-31104</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 25.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## La fibule de Préneste

### Document inestimable ou falsification?

Par Catherine Trümpy, Zurich

Comme on le sait, la fibule de Préneste est célèbre par l'inscription dont elle est le support et qui est généralement considérée comme la plus ancienne inscription latine que l'on possède. On la date habituellement aux environs de 600 avant notre ère<sup>1</sup>. Cette fibule en or se trouve aujourd'hui au musée préhistorique de Rome (musée Pigorini). Le monde savant connaît la fibule de Préneste depuis 1887. Il est vrai que peu après la première présentation de cette dernière au public, son authenticité avait été mise en doute, mais ces doutes – dont je parlerai tout à l'heure – n'avaient pas emporté la conviction de la grande majorité des savants. Or, dernièrement, M. Guarducci, professeur honoraire d'épigraphie à l'Université de Rome, a publié un livre<sup>2</sup> dans lequel elle reprend le problème de l'authenticité de la fibule de Préneste et arrive à la conclusion qu'il s'agit d'un faux. L'idée que la plus vieille inscription latine puisse être inauthentique a évidemment suscité une certaine émotion parmi les philologues, les comparatistes et les archéologues.

Mais avant d'entrer dans le vif du débat, j'aimerais brièvement reprendre les raisons qui ont amené M. Guarducci – et d'autres avant elle<sup>3</sup> – à considérer

\* Cet article fait suite à une recherche entreprise en vue d'un exposé sur ce problème présenté à Genève dans le cadre du colloque interdisciplinaire des sciences de l'antiquité en février 1982. J'ai légèrement remanié ma conférence qui, à l'origine, n'était pas destinée à être publiée. L'idée de base consistait à prendre position vis-à-vis de l'opinion de M. Guarducci qui, dans un livre récemment paru (cf. note 1) prétend démontrer l'inauthenticité de la fibule de Préneste. Je me propose donc d'établir ici un état de la question sur le plan linguistique. Je tiens à remercier mes maîtres le Professeur E. Risch (Zurich), le Professeur A. Giovannini et Monsieur A. Leukart (Genève) ainsi que MM. R. Wachter, M. Aberson et D. Wild d'avoir relu mon manuscrit et de m'avoir fait des observations très utiles.

1 Pour l'énorme bibliographie concernant la fibule de Préneste, cf. A. E. Gordon, *The Inscribed Fibula Praenestina. Problems of Authenticity* (Berkeley/Los Angeles/London 1975) 25–29; M. Guarducci, *La cosiddetta Fibula Prenestina. Antiquari, eruditi e falsari nella Roma dell'Ottocento* (Rome 1980) 415 n. 1. La tombe Bernardini d'où la fibule de Préneste est censée provenir (cf. infra p. 66) est datée généralement des alentours de 670.

2 Cf. supra n. 1.

3 Cf. Gordon, op. cit. 4–16.

notre fibule comme inauthentique<sup>4</sup>. Les voici rapidement: En 1887, deux personnes présentent la fibule de Préneste au monde savant. L'une, Wolfgang Helbig, est archéologue, et l'autre, Ferdinand Dümmler, philologue. La même année encore paraît la première publication de la fibule. W. Helbig nous y apprend qu'elle proviendrait d'une tombe des environs de Préneste, semblable par son type à la fameuse tombe Bernardini (fouillée en 1876 et qui avait livré un très riche mobilier). Mais dans une seconde publication de la même fibule, W. Helbig écrit qu'un ami (dont il ne donne pas le nom) lui aurait montré récemment la fibule, l'ayant acquise à Préneste en 1871 (c'est-à-dire seize ans avant qu'elle ne soit présentée au public!) et il ajoute dans cette seconde version des faits que l'on ne connaît pas la tombe dans laquelle la fibule a été trouvée<sup>5</sup>. En 1900, une lettre du professeur G. Karo (Rome) nous apprend que selon W. Helbig, un certain F. Martinetti (un antiquaire célèbre apparemment) aurait acheté la fibule au chef des fouilles de la tombe Bernardini, lequel aurait affirmé que la fibule avait été volée dans la tombe. Du vivant de l'antiquaire F. Martinetti et du chef des fouilles, W. Helbig ne se serait pas cru autorisé à rendre public ce qu'il savait sur la provenance de la fibule!<sup>6</sup>

Les circonstances dans lesquelles cette fibule a fait son apparition dans le monde savant sont assez peu claires. De plus, il semble bien que certains objets antiques – ou pseudo-antiques – aient un passé quelque peu trouble. Apparemment, non seulement les falsifications étaient à la mode à Rome à cette époque, mais il s'en faisait même d'excellentes, voire d'impeccables<sup>7</sup>. Il serait donc théoriquement imaginable que notre objet soit une création moderne; d'autres fibules du même type (dont une provenant de manière incontestable de la tombe Bernardini<sup>8</sup>) auraient pu servir de modèles. Toutefois, le fait que l'on possède d'autres fibules du même type et indéniablement authentiques peut aussi servir d'argument en faveur de l'authenticité de la fibule de Préneste. Cette dernière, il est vrai, est la seule à fournir une inscription latine; mais trois autres portent des inscriptions étrusques<sup>9</sup>. M. Guarducci donne encore un argument contre l'authenticité: en effet, W. Helbig aurait eu, semble-t-il, des motifs personnels (des craintes au sujet de sa carrière professionnelle) l'incitant à falsifier la fibule en 1887. C'est pourquoi il aurait créé la fibule de Préneste et son inscription – avec l'aide de F. Dümmler et d'un orfèvre, bien sûr<sup>10</sup>. Ainsi, les

4 M. Guarducci consacre une partie considérable de son ouvrage (p. 417–441) à traiter en détail des circonstances dans lesquelles notre fibule est apparue. Cf. à ce propos déjà la recherche minutieuse faite par A. E. Gordon (op. cit.).

5 Sur ces deux publications cf. Guarducci, op. cit. 418sq.; Gordon, op. cit. 12.

6 Cf. Guarducci, op. cit. 422sq.; Gordon, op. cit. 11.

7 Cf. par ex. Guarducci, op. cit. 509sqq.

8 Une photo de cette fibule indéniablement authentique (qui se trouve à la villa Giulia, Rome) chez Guarducci, op. cit., Tav. I c; littérature sur cette fibule chez Guarducci, op. cit. 417, n. 9.

9 Pour ces fibules étrusques, cf. Guarducci, op. cit. 443.

10 Cf. Guarducci, op. cit. 486sqq.

soupçons de M. Guarducci ne s'appliquent pas qu'à W. Helbig, mais également à F. Dümmeler. Or, une falsification par les deux savants en même temps paraît d'emblée extrêmement peu probable. Quoi qu'il en soit, l'on ne peut prétendre à bâtir une démonstration scientifique sur la base d'arguments d'ordre moral et de racontars douteux. Il nous faut donc rejeter sur ce point l'argumentation de M. Guarducci<sup>11</sup>.

Cette dernière mentionne aussi certaines particularités épigraphiques qui – d'après elle – témoigneraient contre l'authenticité<sup>12</sup>. Mais il me semble que trop peu d'inscriptions archaïques ont été trouvées à ce jour pour que l'on puisse considérer de telles particularités comme surprenantes. Au contraire, l'apparition de nouvelles inscriptions implique presque à coup sûr la découverte de traits épigraphiques jusqu'alors inconnus. M. Guarducci prétend d'ailleurs que la gravure peu soignée de notre inscriptions pourrait être un indice d'inauthenticité. Or, les lettres de presque toutes les inscriptions latines archaïques sont très irrégulières<sup>13</sup>.

Enfin, un certain nombre d'analyses scientifiques de l'objet lui-même ont été effectuées<sup>14</sup>. Je ne suis nullement spécialiste en la matière, mais il semble bien que les méthodes appliquées jusqu'à présent ne permettent guère de conclure définitivement. Or, on aurait aujourd'hui une méthode à disposition qui permet d'analyser très exactement tous les composants d'un objet sans pour autant l'altérer; il est en effet possible de rendre l'objet radioactif par un bombardement de neutrons ou d'autres éléments instables, puis de déterminer la radiation qui, en indiquant rapidement la quantité exacte de tous les composants, permet de se faire une bien meilleure idée de l'âge de l'objet qu'avec toutes les autres méthodes existantes. Malheureusement, cette analyse n'a pas été appliquée dans notre cas. On a fait examiner de cette façon une fibule mi-noenue. Dans ce cas-là, la réaction nucléaire provoquée a permis de déceler une

11 Cf. M. Lejeune, RPh 50, 2 (1976) 309: «Si l'objet est authentique, mais provient de quelque détournement au moment de la fouille d'une tombe prénestine, il n'est que trop naturel qu'auteur du vol et intermédiaires commerciaux aient volontairement brouillé les pistes.» Les arguments de ceux qui ont mis en doute l'authenticité de la fibule avant M. Guarducci sont généralement aussi basés sur l'histoire mystérieuse que je viens d'évoquer. Les arguments linguistiques de V. Pisani (cf. Gordon, op. cit. 13–16) ne sont pas non plus convaincants: V. Pisani considère le texte comme inauthentique, mais il ne tient pas compte de *fh*; cf. infra p. 73. Voir à ce propos déjà M. Lejeune, RPh 50, 2 (1976) 310.

12 Cf. Guarducci, op. cit. 446sqq.

13 Il est vrai qu'il existe une inscription archaïque soigneusement gravée, c'est celle du lapis Satricanus (datant de 500 env.), cf. L. M. Stibbe/G. Colonna/C. de Simone/H. S. Versnel, *Lapis Satricanus. Archaeological, epigraphical, linguistic and historical aspects of the new inscription from Satricum*. Archeologische Studiën van het Nederlands Instituut te Rome, Scripta Minorā V ('s-Gravenhage 1980). Je pense d'ailleurs que si les circonstances de sa découverte n'assuraient pas son authenticité, tout le monde la considérerait comme fausse; en effet, à part l'écriture soignée qui est inhabituelle, cette inscription atteste des formes qui sont presque trop belles pour un comparatiste (... *Popliosio Valesiosio suodales Mamartei*).

14 Cf. l'appendice de Guarducci, op. cit. 543sqq.

migration du cuivre (un des composants de cette épingle en or) vers la surface de l'objet, ce qui prouve son ancienneté<sup>15</sup>. Avant d'avoir soumis la fibule de Préneste à ce type d'analyse, on ne pourra rien affirmer de sûr en ce qui concerne son âge.

Théoriquement, on peut imaginer les quatre possibilités que voici:

- A. L'objet *et* l'inscription sont authentiques.
- B. L'objet est authentique alors que l'inscription ne l'est pas.
- C. L'objet est un faux alors que l'inscription est «authentique» (c'est-à-dire copiée d'ailleurs).
- D. L'objet *et* l'inscription sont inauthentiques.

Mais reprenons notre inscription telle que nous la connaissons. Les lettres sont gravées de droite à gauche, comme on peut s'y attendre pour une époque si reculée<sup>16</sup>. Le type des lettres est conforme à l'alphabet latin archaïque<sup>17</sup>. Voici le texte qui est facile à lire et à comprendre: *Manios med fhe : shaked Numasioi* (lat. class. *Manius me fecit Numerio*<sup>18</sup>) «Manios m'a fait pour Numasios». C'est l'objet portant l'inscription qui parle à la première personne, phénomène que l'on connaît par d'autres inscriptions<sup>19</sup>. Selon l'interprétation la plus commune que l'on donne au verbe *facere*, c'est-à-dire «fabriquer», *Manios* serait l'artisan, *Numasios* la personne qui a passé commande de l'objet. Certains savants<sup>20</sup> préfèrent attribuer à *facere* ici le sens de «faire faire», c'est-à-dire «donner» ou «consacrer». *Numasios* serait alors un illustre défunt ou un dieu auquel *Manios* aurait dédié sa fibule. M. Lejeune<sup>21</sup> propose de voir éventuellement dans *Numasios* un dieu apparenté à Mars car sur deux inscriptions romaines du IIIe siècle, nous trouvons *Numisius Martius*<sup>22</sup>. Ceci est possible, sans plus, comme le dit M. Lejeune lui-même. *Manios* et *Numasios* ne portent qu'un seul nom. Ceci correspond à la norme ancienne. Le système prénom-gentilice, vraisemblablement d'origine étrusque, qui l'emporte à l'époque classique a dû être adopté par

15 Pour cette épingle minoenne, cf. Olivier et al., *BCH* 105 (1981) 3–25.

16 Pour les autres inscriptions rétrogrades dans le domaine du latin, cf. M. Leumann, *Lateinische Laut- und Formenlehre*<sup>2</sup> (1977) 6.

17 Cf. Gordon, op. cit. 17sq.: les lettres sont du même type que celles des alphabets grecs et étrusques d'époque archaïque. Pour de petites particularités épigraphiques apparaissant sur la fibule de Préneste, cf. supra p. 67. Monsieur le Professeur A. Giovannini (Genève) m'a signalé que Denys d'Halicarnasse, *Ant. Rom.* 4, 26, 5, affirme avoir vu sur l'Aventin une inscription en caractères de type grec datant de l'époque archaïque.

18 Interprétation habituelle: *Numasios* > *Numerius*; cf. infra n. 25.

19 Par ex. l'inscription du vase de *Dyenos* (CIL I<sup>2</sup> 4); ou CIL I<sup>2</sup> 561 (*Novios Plautios med Romai fecid*; Préneste, fin IVe siècle). La formule de l'objet parlant est également attestée dans le monde grec archaïque, chez les Etrusques et chez d'autres peuples de la péninsule.

20 Par ex. G. Colonna, *Röm. Mitt.* 82 (1975) 183sq.

21 *Rendiconti dell'Accademia nazionale dei Lincei* (1972) 410.

22 CIL I<sup>2</sup> 32 et 33.

les Latins à un moment indéterminé<sup>23</sup>. La désinence *-os* de *Manios* n'est – bien sûr – pas encore devenue *-us* alors qu'en latin postérieur, nous retrouvons le même nom sous la forme de *Manius*, prénom bien connu à l'époque classique (quoique moins fréquent que des prénoms comme *Gaius* ou *Lucius*). La désinence *-ōi* (*-oi*?) n'a pas encore perdu son *-i* final ce qui n'est guère étonnant vu la date de notre inscription<sup>24</sup>.

Le nom *Numasios* ne se trouve nulle part ailleurs sous cette forme. Néanmoins, on a très vite rapproché de *Numasios* le prénom classique *Numerius*. En effet, comme le *-s*-intervocalique se transforme en *-r*- vers 300 av. J.-C. et que le *ā* bref en syllabe intérieure s'affaiblit après 500 av. J.-C., *Numerius* est la forme phonétique attendue en latin classique à partir de *Numasios*<sup>25</sup>. Le nom *Numerius* est très répandu à Préneste<sup>26</sup>.

La forme *mēd* du pronom est normale dans une inscription archaïque<sup>27</sup>. Elle exclut d'ailleurs de prime abord la possibilité que l'on soit confronté à une inscription osque car le type *mēd* n'est connu qu'en latin alors que l'osco-ombrrien élargit la même forme indo-européenne *\*me* par une particule différente<sup>28</sup>.

Venons-en au verbe *fhe:fhaked*:

- La terminaison *-ed* est typiquement archaïque.
- Le *ā* bref de *fhe:fhaked* correspond lui aussi à l'état phonétique précédent l'affaiblissement en syllabe intérieure.
- La forme à redoublement du parfait de *facere* est absolument unique en latin. Le latin ne connaît de tels parfaits que pour d'autres types de verbes<sup>29</sup>. Mais en osque, on a les formes *fefacust* (futur antérieur) et *fefacid* (subjonctif par-

23 D'autres exemples de nom unique: probablement *Dyenos* sur le vase dit de *Dyenos* (CIL I<sup>2</sup> 4), cf. infra p. 71; *Romulus* et *Remus* (pas attestés épigraphiquement); en falisque, les exemples sont plus nombreux, par ex. dans l'inscription dite de Cérès: *Pravios* (cf. G. Giacomelli, *La lingua falisca*, Florence 1963, n<sup>o</sup> 1).

24 Cf. en osque *-úi* /-oi/; C. Marius Victorinus (H. Keil, *Grammatici Latini* VI p. 11, 16–12, 1; p. 17, 20): *populoi Romanoi*, témoignage déjà mentionné par les premiers commentateurs de la fibule de Préneste, F. Dümmler et F. Bücheler (F. Dümmler dans *Röm. Mitt.* 2, 1887, 42; F. Bücheler dans *Rhein. Mus.* 42, 1887, 318).

25 Théoriquement, *Numerius* < *\*NumV̄sio-* (*V̄* = *ā*, *ē*, *ī*, *ō*, *ū*). Pour d'autres variantes de ce nom, cf. W. Schulze, *Zur Geschichte der lateinischen Eigennamen* (Berlin 1904, réimpressions en 1933 et en 1966) 164, par ex. en osque *Niumsiúi* (/oi/) et en étrusque *Numsi* (syncope dans les deux cas). Cf. également E. Vetter, *Handbuch der italischen Dialekte* I (Heidelberg 1953) n<sup>o</sup> 106 a: *mi numisies vhelmus* (l'affaiblissement en syllabe intérieure a eu lieu très tôt en étrusque; *-i* ne prouve donc pas qu'anciennement *V̄* = *i*).

26 Cf. par ex. CIL I<sup>2</sup> 60. 105. 127. 268. 296. 2463. 2475; cf. également Cic. *De div.* 2, 85.

27 Forme bien attestée dans les inscriptions, cf. par ex. les deux inscriptions citées dans la note 19. La forme *mēd* se trouve encore parfois chez Plaute.

28 Cf. *tīum/tiom* (C. D. Buck, *Elementarbuch der oskisch-umbrischen Dialekte*, Heidelberg 1905, 87).

29 Par ex. *cecini* < *\*ce-canai*.

fait)<sup>30</sup>. Notre *fhe:fhaked* pourrait être une forme locale de Préneste<sup>31</sup>, peut-être empruntée à l'osque. A part notre fibule, le premier document latin qui nous atteste un parfait de *facere* est le fameux vase dit «de *Duenos*» sur lequel j'aurai l'occasion de revenir. Nous y trouvons la forme *feced* – ou *feked*? (La lecture est incertaine) – qui atteste déjà le thème du parfait employé à l'époque classique (*fec-it*). Cette forme correspond à l'ancien aoriste tandis que la forme redoublée correspond au parfait indoeuropéen. De façon générale, l'ancien aoriste et l'ancien parfait dont les fonctions étaient bien distinctes en indoeuropéen, survivent tous les deux en latin, fournissant chacun certains types de parfaits latins.

- La fricative sourde, c'est-à-dire le son /f/, est exprimée par le digramme *fh*. Cela aussi est un phénomène unique en latin<sup>32</sup>. Mais on connaît dans certaines inscriptions étrusques archaïques ainsi qu'en vénète le groupe de lettres *fh* dont la valeur phonétique est la même que sur notre fibule<sup>33</sup>.
- *fhe:fhaked* est écrit avec la lettre *K* alors que l'on s'attendrait à lire *C* devant la voyelle *E*. Mais on a d'autres exemples qui montrent que déjà à haute époque, on n'observait pas toujours la règle qui veut que l'on écrive la lettre *K* devant *A*, *Q* devant *O* et *U* et *C* devant une voyelle palatale<sup>34</sup>. De toute manière, le manque de matériel nous empêche de connaître les règles d'orthographe du latin à cette époque. La confusion de *K* et *C* peut s'être faite déjà autour de 600 dans certains cas<sup>35</sup>.
- La première syllabe du verbe est séparée de la racine par trois points. Cela peut étonner car on s'attend à ce que les points séparent des mots entiers. Tel n'est cependant pas toujours le cas en latin<sup>36</sup> bien que l'on ne connaisse pas d'autres exemples de syllabes redoublées ainsi séparées. Mais en falisque, on a une forme *pe:parai* équivalant au latin classique *peperi* «j'ai accouché»; or,

30 Dans la *Tabula Bantina*; cf. E. Vetter, op. cit. n° 2.

31 On connaît d'autres particularités locales de Préneste, par ex. le fait que la monophthongaison y est très répandue (par ex. *Poloces*, *Losna*, IVe/IIIe s.). Le prénestin peut s'être distingué du parler de Rome déjà à date ancienne dans certains cas.

32 Je ne tiens pas compte de l'inscription du Forum (CIL I<sup>2</sup> 1) qui fournit ... *okafhas* ... (interprétation controversée).

33 *fh/hf* est tout à fait régulier en vénète, cf. M. Lejeune, Rev. Et. Lat. 44 (1967) 157. Pour l'étrusque, cf. M. Lejeune, art. cit. 149: «L'écriture étrusque a disposé de deux notations pour [f]: l'une, «archaïque», par le digramme *vh* (parfois inversé en *hv*), l'autre, «classique», par un signe unique 8.»

34 Par ex. *cosmis* (sur le vase de *Duenos*, CIL I<sup>2</sup> 4). En outre: *feced* ou *feked* sur le vase de *Duenos*? (écriture pas claire). Seule l'inscription du Forum (CIL I<sup>2</sup> 1) présente, pour les gutturales, les graphies attendues. De plus, en falisque, cf. l'inscription dite de Cérès (citée dans la note 23).

35 Même les inscriptions étrusques archaïques montrent des irrégularités dans l'usage de *C*, *K*, *Q* (l'étrusque classique a généralisé *C*). Pourquoi donc le latin qui a dû emprunter à l'étrusque l'usage des signes pour les gutturales ne devrait-il pas présenter ce même type d'irrégularités?

36 Il y a parfois des points de séparation après des préfixes, cf. Gordon, op. cit. 19 avec note 58.

la première syllabe de ce *pe:parai*<sup>37</sup> est également séparée de la racine par trois points.

– Entre le second *H* et le *A* de *fhe:shaked*, on observe un trait vertical et deux traits obliques<sup>38</sup>. En outre, on distingue deux points, l'un à l'intérieur du *A*, au-dessous du trait horizontal, et l'autre plus haut, très près de la haste gauche du *A*. Donc, il semble bien que le groupe *FHA* soit une correction. La première version était vraisemblablement *FHE:FHE:KED* ou *FHE:FHF:KED*<sup>39</sup>.

Les différents traits linguistiques de cette inscription, que nous venons de passer en revue, ne permettent donc pas de soulever de doutes quant à l'authenticité du texte. Ce qui nous amène aux considérations suivantes:

Un certain nombre des caractéristiques archaïques apparaissant dans notre texte étaient connues en 1887, c'est-à-dire au dernier moment où une falsification éventuelle aurait été possible. Ce sont le nominatif en *-os*, la forme *mēd* du pronom, le datif en *-oi* attesté chez un grammairien<sup>40</sup>, la terminaison *-ed* du verbe et le fait que le rhotacisme ainsi que l'affaiblissement des voyelles brèves en syllabe intérieure n'avaient pas encore eu lieu. En bonne partie ces caractéristiques sont connues par le vase dit de *Duenos* trouvé à Rome<sup>41</sup>. Ce vase fournit en particulier la suite ... *Duenos med feced (feked?) en manom ... Duenos*, équivalant au latin classique *bonus*, peut être interprété comme nom propre; *feced* correspond au latin classique *fecit*, comme je l'ai dit; *manos* est un adjectif ayant le même sens que *bonus*<sup>42</sup>. L'interprétation du texte du vase, surtout dans la partie qui nous intéresse, est incertaine. Néanmoins, le sens du passage cité ci-dessus pourrait bien être «*Duenos* m'a fait pour le bien etc.» et rappellerait ainsi nettement la formule de notre fibule. En outre, les lettres sur le vase sont également gravées de droite à gauche. Or, ce vase de *Duenos* a été découvert en 1880, donc avant l'apparition de la fibule de Préneste; il aurait ainsi pu servir de modèle à l'hypothétique falsificateur de cette dernière. C'est ce qu'admet M. Guarducci<sup>43</sup> bien que la formule de l'objet parlant corresponde à une habitude répandue dans la péninsule et qu'il ne soit par conséquent pas étonnant de la retrouver sur notre fibule. M. Guarducci constate de plus que le nom de *Manios* rappelle le concept de *bonus* que l'on a dans *Duenos*. C'est peut-être là une étrange coïncidence, mais il ne faut pas oublier que *Manios* est un

37 Sur l'inscription de Cérès (cf. Giacomelli, loc. cit. dans la note 23).

38 Cf. Guarducci, op. cit. Tav. VIIa.

39 Autre explication chez Gordon (op. cit. 18sq.) qui n'avait pas encore à disposition le bon agrandissement photographique de M. Guarducci et n'a donc pas pu trouver la bonne solution du problème.

40 Chez C. Marius Victorinus (passages cités dans la note 24).

41 CIL I<sup>2</sup> 4.

42 Cf. Ernout-Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine* s.v. *mānis*.

43 Op. cit. 451sq. 455sq. 532.

nom latin tout à fait courant et dont l'ancienneté peut nous être suggérée par l'abréviation classique avec un *M* à cinq traits.

J'en viens maintenant aux traits linguistiques de notre texte qui étaient, en 1886, sans parallèles connus et constituent ainsi un témoignage non négligeable en faveur de l'authenticité de l'inscription. Les voici: premièrement, le parfait redoublé *fhe:shaked* est unique en latin, comme je l'ai dit<sup>44</sup>. M. Guarducci<sup>45</sup> remarque simplement que le falsificateur voulant inventer une inscription encore plus archaïque que celle du vase de *Duenos*, aurait utilisé le procédé connu de l'osque. Or, il est vrai que les formes osques indiquent en tout cas qu'un parfait redoublé du verbe *facere* existait en italique. Elles auraient donc pu suggérer à l'hypothétique falsificateur de les imiter, quelle qu'en soit la raison<sup>46</sup>. Cela me paraît toutefois peu probable<sup>47</sup>. Quoi qu'il en soit, il reste deux caractéristiques inconnues en 1886. Il s'agit d'une part des trois points qui séparent de la racine la première syllabe de *fhe:shaked*, de l'autre du digramme *fh*.

A propos des trois points: Il est vrai qu'il existe un cas analogue, c'est le *pe:parai* que j'ai évoqué. Or, *pe:parai* n'est devenu lisible qu'en 1908<sup>48</sup> et n'a donc pas pu servir de modèle pour les points de séparation dans *fhe:shaked*. M. Guarducci ne tient pas compte de *pe:parai*, mais sans avoir de raisons valables<sup>49</sup>. En ce qui concerne le nombre des points de séparation, on pouvait en mettre un, deux ou trois sans que le choix ait de l'importance, semble-t-il. Néanmoins, l'analogie entre les deux parfaits *pe:parai* et *fhe:shaked*, formés de façon identique et pourvus tous les deux de trois points de séparation après le re-

44 Supra p.69.

45 Op. cit. 456.

46 Aurait-il pu avoir l'idée (fausse) de se dire – à un niveau tout à fait primitif, bien sûr – que l'osque devait correspondre à un état de langue plus archaïque que le latin? Ou une réflexion scientifique aurait-elle pu l'amener à penser que le parfait redoublé du verbe *facere* a dû exister en latin très archaïque et a dû se perdre par la suite puisqu'il est attesté en osque? En supposant qu'il ait été très versé en grammaire comparée, il aurait éventuellement pu encore se rendre compte qu'un parfait redoublé a des chances de précéder un parfait à voyelle radicale allongée, cf. par ex. skr. *sasāda/sedima* < \*sa-sd-im-a; got. *haihald*, all. 'hielt'. Dans ce cas-là, le falsificateur aurait considéré *fēcit* comme s'étant développé phonétiquement à partir de */fefaked/*.

47 Cf. plus loin dans le texte.

48 Cf. R. Mengarelli, Boll. d'Arte 2 (1908) 101–103.

49 Prise de position de M. Guarducci: op. cit. 454; il est vrai que la syntaxe de l'inscription (cité dans la note 23) n'est pas entièrement claire; or, c'est précisément le verbe *pe:parai* qui s'interprète plus facilement (*eqo!*) que le verbe *doviad*. Il est également vrai qu'en falisque, on ne sépare que des mots entiers dans tous les autres cas (cf. E. Peruzzi, Maia 16, 1964, 164sqq.), mais l'inscription de Cérès n'a qu'un seul autre parfait redoublé: *f[if]iqod!* (L'inscription de Cérès mise à part, il n'existe que trois autres formes verbales à redoublement en falisque: *pipafo* (Giacomelli, op. cit. n° 5); *fifiked* (Giacomelli, op. cit. n° 11); *dedet* (Giacomelli, op. cit. n° 59); ces trois formes ne suffisent pas à prouver que l'orthographe sans points de séparation était de règle, surtout pas à l'époque archaïque.) \*\**perparai* > *peparai* (avec chute du *r*; ainsi proposé par E. Peruzzi, art. cit.; M. Guarducci ne prend pas position) me paraît très peu plausible: il n'existe rien de correspondant en latin postérieur.

doublement me paraît très belle! Pourrait-on vraiment y voir un effet du hasard? En outre, nous avons aussi un exemple latin attestant l'emploi de trois points, encore qu'ils ne séparent que des mots indépendants, et non des syllabes redoublées: c'est l'inscription du Forum trouvée en 1899!

Finalement – et je pense qu'il s'agit là de l'argument le plus fort en faveur de l'authenticité de l'inscription –, le son /f/ est rendu par le groupe *fh*. Or, le fait que certaines inscriptions étrusques et vénètes emploient *fh* pour exprimer ce son n'a été connu qu'à partir de 1888<sup>50</sup>. Il est vrai qu'avant 1888, on pouvait savoir par deux grammairiens<sup>51</sup> que le digamma ne rendait guère la valeur phonétique de la fricative en latin très archaïque, mais en déduire le *fh* pour exprimer ce son n'est vraiment pas évident. M. Guarducci, en revanche, prétend qu'en se servant d'inscriptions grecques qui fournissent des groupes de consonnes + *h*, le falsificateur aurait «quasi inevitabilmente» (sic!) trouvé la possibilité d'exprimer le son /f/ par le digramme *fh*<sup>52</sup>. Seulement, il faut dire que les exemples fournis par le grec – où la fricative manque! – sont d'une toute autre nature<sup>53</sup>. A. E. Gordon<sup>54</sup> suppose que certains chercheurs auraient pu parler de la solution du double signe *fh* en étrusque et en vénète *avant* de la publier et que ce serait ainsi qu'un falsificateur aurait pu connaître la valeur phonétique en question. Mais cet argument ne peut être pris en compte car les trois spécialistes qui ont trouvé la solution déclarent que c'est grâce à la fibule – où la valeur de *fh* est claire – qu'ils ont trouvé la valeur de ce double signe en étrusque et en vénète<sup>55</sup>.

En faveur de l'authenticité de l'inscription témoignent donc certaines caractéristiques du texte; le chapitre que M. Guarducci leur consacre n'est pas du tout convaincant. La provenance mystérieuse de la fibule et le fait qu'à Rome des falsifications de première qualité – si j'ose dire – étaient relativement courantes pourraient éventuellement témoigner en faveur de l'inauthenticité de

50 Voir cette démonstration chronologique chez Gordon, op. cit. 52sqq. Les trois chercheurs en question: W. Deecke (*Die Falisker*, Strasbourg 1888), E. Lattes (*Rend. Ist. Lomb.* 23, 1890) et C. Pauli (*Die Veneter und ihre Schriftdenkmäler*, Leipzig 1891). Cf. également M. Lejeune, *RPh* 50 (1976) 310: «Même si un des Castellani» (les frères Castellani sont de célèbres orfèvres) «avait en permanence sur sa table le recueil de Fabretti Gamurrini» (cf. à ce propos Gordon, op. cit. 16: c'est l'argument de V. Pisani), «il lui eût fallu du génie pour inventer *numasioi* et *vhevhaked*.»

51 L. Annaeus Cornutus (H. Keil, *Grammatici Latini* VII 148) et Priscien (H. Keil, *Grammatici Latini* II 11) cités chez M. Guarducci, op. cit. 457sq.

52 Guarducci, op. cit. 461.

53 Les Etrusques se sont peut-être effectivement inspirés d'un procédé grec en adoptant *fh*, cf. à ce propos M. Lejeune, *Rev. Et. Lat.* 44 (1967) 149sq. Mais il me semble exclu qu'un hypothétique falsificateur ait pu s'inspirer du grec, car d'une part, nous ne conservons que des traces sporadiques de la graphie grecque en question (*fh* < \**su-*) et de l'autre, si la réalisation phonétique de *fh* était semblable en grec et en étrusque, elle n'était guère identique.

54 Op. cit. 55sq.

55 Cf. A. E. Gordon lui-même (op. cit. 52sq.).

l'objet (pas forcément de l'inscription en tant que telle, cf. plus loin dans le texte); mais de tels arguments ne peuvent guère être utilisés comme preuve scientifique; ils peuvent tout au plus venir confirmer un résultat obtenu par d'autres méthodes.

Pour conclure, je dirais que si les arguments *pour* l'authenticité de l'inscription ne sont pas non plus tout à fait décisifs, il est, à mon avis, cependant très invraisemblable qu'un falsificateur de 1886 ait pu connaître (ou inventer!) la possibilité d'exprimer la fricative au moyen de *fh*. De plus, si l'on considère ensemble les trois points linguistiques inconnus en 1886 – donc le redoublement du verbe *facere*, les points de séparation dans *fhe:fhaked* et le digramme *fh* –, la probabilité que le texte soit une création moderne devient, me semble-t-il, tout à fait minime. Je répète que l'inscription paraît irréprochable non seulement du point de vue linguistique, mais aussi épigraphique, malgré ce qu'en dit M. Guarducci. Toutes les caractéristiques linguistiques – bien qu'en partie uniques – sont parfaitement admissibles pour le latin du VIIe ou du VIe siècle. M. Guarducci a en tout cas tort de prétendre qu'il aurait été facile pour un falsificateur – si érudit soit-il – de forger notre texte. On ne peut peut-être pas exclure tout à fait la possibilité que le texte ait été copié de *je ne sais où* pour *je ne sais quelle raison*. Un tel procédé ne serait en effet pas tout à fait incroyable dans la Rome du XIXe siècle! Dans cette hypothèse, la fibule elle-même en tant que support de l'inscription pourrait aussi bien être authentique que fausse. Avant d'avoir analysé convenablement cette dernière pour déterminer son âge, il n'est possible de prouver (au sens strict du terme) ni l'authenticité ni l'inauthenticité de l'objet lui-même; mais personnellement, je suis convaincue qu'au moins le texte de la fibule de Préneste n'a pas pu être créé en 1886.